







DISSERTATION

*Sur les Découvertes faites par les
Navigateurs Dieppois.*

par Estienne Belin



leur tour , les conquérants des Indes-Orientales , et ils font flotter , dans les vingt premières années du 16^e. siècle , le pavillon français dans l'Archipel de la Sonde , et peu après sur les côtes de la Chine.

Si ces prétentions étaient appuyées sur des preuves matérielles , la France pourrait revendiquer l'honneur des importantes découvertes dont se sont emparés ses voisins. Malheureusement ces preuves si essentielles , négligées dans des siècles où le Gouvernement trop peu éclairé et agité par des guerres intestines et extérieures , ne prenait pas encore d'intérêt aux progrès du commerce et des expéditions maritimes , ont été perdues et anéanties avec les actes dans lesquels elles étaient consignées. *Nos Rois alors , dit le Cardinal d'Ossat , ne tenaient aucun compte de la marine , quoiqu'ils eussent un si beau et si grand Royaume flanqué de deux mers quasi tout de son long.*

Les navigateurs français aux 14^e. et 15^e. siècles fondaient des établissemens à leur compte ; ils les armaient et ils les



défendaient à leurs dépens ; ils ne devaient donc de rapports qu'à leurs armateurs , ou aux corporations dont ils dépendaient. Leurs journaux de voyages étaient remis à leur retour et étaient soigneusement gardés , afin d'éviter que des rivaux leur disputassent les avantages et le profit des découvertes qu'ils avaient faites. Cet esprit de défiance fort naturel dans toute communauté commerçante , devait dérober au monde des connaissances précieuses. Ce n'était point alors pour l'accroissement des lumières et pour la gloire que les navigateurs bravaient les hasards et les dangers ; ils n'avaient qu'un objet , celui de s'enrichir (*a*). Les navigateurs de Dieppe , à l'exemple des Carthaginois , eussent plutôt sacrifié

(*a*) But their voyages thither seem to have been undertaken , not in consequence of any public or regular plan for extending navigation and attempting new discoveries. They were either excursions suggested by that roving piratical spirit, which descended to the Normans, from their ancestors , or the commercial enterprise of private merchants , which attracted so little notice that hardly any memorial of them is to be found in contemporary authors. (Robertson hist. of America B. I.)

leurs vaisseaux que de laisser des étrangers marcher sur les traces qu'ils avaient frayées. Cette discrétion nécessaire et de dévouement patriotique eurent un terme , comme nous le verrons , et des transfuges qui ont laissé un nom honoré , ont porté chez nos voisins une gloire dont ils ont privé leur patrie.

Tous les mémoires , tous les journaux de voyages des Dieppois étaient déposés aux archives de leur hôtel-de-ville , dont les Officiers , avant la création des Amirautés , semblent avoir exclusivement exercé la police de la navigation de leurs concitoyens. Ces titres précieux devinrent la proie des flammes dans le bombardement de 1694 , qui détruisit la plus grande partie de cette ville. Les auteurs qui écrivirent avant cet évènement , et qui ont laissé des mémoires manuscrits sur l'histoire de Dieppe , avaient puisé leurs matériaux dans les archives de l'hôtel-de-ville. Ils rapportent simplement ce qu'ils ont vu , ce qu'ils ont lu , ce qu'ils ont extrait. La naïveté de leur stile , le caractère connu de ces modestes écrivains

inspirent une juste confiance dans l'exactitude de leurs narrations. Ce n'est qu'avec ces mémoires manuscrits, que l'Auteur des mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe, a composé son ouvrage.

Il ne reste donc, comme on voit, aucune preuve écrite des découvertes que les Dieppois prétendent avoir été faites par leurs ancêtres. Il n'existe plus aucun témoignage monumental ; on peut réduire leurs prétentions à la valeur qu'on attribue aux faits transmis par la tradition. Il faudrait, en effet, à défaut de pièces autographes antérieures aux découvertes des Portugais et des Espagnols, en croire, sur parole, les rédacteurs des mémoires manuscrits qui disent *avoir vu et lu les anciens journaux incendiés en 1694*. Il semble donc que ce n'est pas avec ces seuls moyens que l'on peut entreprendre de disputer aux Portugais et aux Espagnols, l'honneur, jusqu'ici incontesté, des découvertes faites au de-là du Tropique du Cancer, et principalement celle du nouveau monde. Néanmoins doit-on rejeter comme abso-

lument erronnés des faits transmis par la tradition , et cités par des écrivains qui avaient sous les yeux des pièces authentiques et originales ? Ne doit-on pas au moins les soumettre à un examen critique ?

Telle est la réflexion qui a inspiré le dessein d'exposer et de discuter les prétentions des Dieppois. Il a paru nécessaire de rechercher quels ont été les commencemens et les progrès de leurs expéditions maritimes. A défaut de témoignages et de monumens historiques , il faut examiner les causes physiques et politiques qui tendent à appuyer des probabilités.

L'origine de Dieppe n'est pas assez ancienne pour que l'on ne puisse conjecturer , avec quelque certitude , la cause de sa création. Adrien de Vallois (*b*)

(*b*) Adrien de Vallois, d'après Cluvier, place *Juliobona* à Dieppe, et *Caracotinum* au Crotoi. Son erreur est évidente, puisque la situation du Crotoi sur la rive droite et à l'embouchure de la Somme, est à 13 lieues de Dieppe, et par conséquent à 70,000 pas environ; l'itinéraire d'Antonin ne compte que 10,000 pas entre *Juliobona* et *Caracotinum*. De toutes les distances citées par cet itinéraire, il n'y a que celle de Rothomagus à *Juliobona* qui soit assez exacte; toutes les autres sont fausses. Il est présumable que si Juli-

qui reconnaît *Juliobona* dans cette ville , n'allègue aucune raison suffisante pour soutenir son opinion ; elle fut fondée vers le 10^e. siècle. Habitée d'abord par quelques pêcheurs qui s'établirent , suivant la tradition , sous la protection d'un fort construit par Charlemagne (c)

obona est Lillebonne , *Caracotinum* est Harfleur. Mais ce point de géographie ancienne n'est pas encore suffisamment éclairci , quoique Danville soit du sentiment énoncé ici.

(c) Nous n'entreprendrons pas d'assigner la place où avait été érigé le fort de Bertheville , qu'on prétend que Charlemagne avait appelé ainsi , du nom de la reine Berthe sa mère , ni de déterminer l'importance de ce prétendu fort ; mais nous appuyerons la probabilité d'un établissement militaire , fondé par ce grand homme , sur un passage d'Eginhard ainsi conçu :

Molitus est et classem contra Nordmannos , ædificatis ad hoc navibus juxta flumina quæ et de Galliâ et Germaniâ influunt oceanum , et quo Nordmanni gallicum littus atque germanicum assiduâ infestatione vastabant , per omnes portus et ostia fluminum , quò naves recipi posse videbantur , stationibus et excubiis dispositis , ne quâ hostes exire possent , tali munitione prohibuit.

On ne peut douter que le havre de Dieppe , l'un des plus surs et des plus avantageusement situés de cette côte , et le plus rapproché de la Capitale de la France , dont il n'est séparé par aucune difficulté locale , n'ait fixé l'attention du Souverain qui veillait avec tant de soin à la défense de son Empire , et qui ne voyait

pour la défense de la baie. Sa population

qu'en pleurant sur l'avenir, l'intrépide audace sans cesse croissante des Normands ; on est fondé à penser qu'un point aussi essentiel aura été mis à l'abri des ineursions de ces barbares. Il fallut pour cet effet ériger plus qu'un simple fort ; c'est un établissement militaire important qu'il était naturel d'y former, et c'est ce qui fut fait, comme nous allons le démontrer.

Plusieurs dissertations ont établi d'une manière incontestable que le camp de César situé à une demi-lieue de Dieppe, n'avait aucun des caractères auxquels on reconnaît les camps romains. La description de ce camp faite par l'Abbé de Fontenu (Mém. de l'Académie des Inscriptions, vol. 15) ne peut laisser aucun doute à cet égard. Il suffit des plus légères connaissances de la castramétation des anciens pour être convaincu que ce camp, par ses distributions intérieures, par les dispositions de ses fortifications, ne ressemble en rien aux camps romains. Mais en partageant l'opinion de l'Abbé de Fontenu sur ce point, nous sommes loin de fixer avec lui au 15^e. siècle son origine, ce qui est souverainement absurde. Ayant étudié attentivement l'assiette et la disposition de ce camp, nous nous croyons fondés à y voir un de ces établissemens militaires permanents (*stationes*) que Charlemagne créa sur les côtes de son Empire. La forme des fortifications, la profondeur des fossés, la hauteur des parapets ont une parfaite analogie avec le genre de fortifications de cet âge. Tout porte à croire que la citadelle établie au centre de la circonvallation étant le monument principal, devait être plus solidement construite. Les débris de maçonnerie qu'a remarqué l'Abbé de Fontenu, et dont on n'aperçoit aujourd'hui que des monticules sous lesquels ces débris

s'augmenta bientôt, lorsque les Nor-

sont cachés, en indiquant la place, il y a lieu de présumer que les autres édifices pour le logement des troupes étaient construits en bois; c'est pour cela qu'on n'en trouve plus les traces. Les dimensions, la forme de ce camp, la complication de son système de défense, tout est étranger aux règles tracées par Végèce. Si nous examinons l'espèce et la nature des matériaux dont étaient composées les murailles, nous n'y trouvons pas le moindre fragment de brique romaine. Nous n'y voyons que des assises de cailloux et de moëllons liés par un ciment très-solide; enfin nous trouvons dans cette maçonnerie une analogie parfaite avec les constructions grossières mais très-solides des 8^e. et 9^e. siècles. L'assiette de ce camp était parfaitement convenable pour son objet. Borné par la falaise qui formait son front le plus étendu 800 toises, il est flanqué par le vallon de Puy dont la profondeur et la largeur contribuent éminemment à sa défense, du côté de la plaine qu'il domine par l'élévation de ses remparts, son accès était défendu par un très-large fossé et par d'autres travaux d'art. Dans cette situation, il surveillait les débarquemens que l'ennemi aurait pu faire au débouché du vallon de Puy et de celui de Berneval; il couvrait aussi les incursions que pouvaient faire les ennemis qui, débarqués en deçà de la Somme, auraient voulu tenter de se rendre maîtres du havre de Dieppe. Il y a lieu de penser que la baie de Dieppe était gardée par un ou plusieurs postes (*ex cubice*) qui, en cas d'attaque, pouvaient être secourus par le camp (*statio*) dont la distance est franchie en une demi-heure.

Ce camp est appelé dans le pays, et même dans

mands se furent emparés de la Neustrie. Ces navigateurs aventuriers, séduits par son heureuse situation, la considérèrent comme une place éminemment intéressante, et ils en firent le principal port de leur province. Ils y affluèrent en grand nombre, et l'on voit cette ville, en deux siècles, acquérir une certaine importance, être ruinée par Philippe-Auguste, et se relever aussitôt de ses cendres.

Les Normands, avant de se fixer dans la Neustrie, connaissaient déjà toutes les côtes de la France, du Portugal et de l'Espagne; dès 873, ils avaient fait de fréquentes incursions sur les côtes

d'anciens titres, *Cité de Limes*; on a jusqu'alors cherché vainement l'origine de cette dénomination, et l'on n'est parvenu à l'interpréter d'aucune manière, parce qu'on a tenu à l'expression latine des vieux titres qu'on ne possède plus, *civitas Limarum*; il semble que sans se jeter dans le vague des conjectures, on trouve une explication satisfaisante dans la traduction littérale du mot latin *Limes*. Ce mot, outre la signification de limites, borne, a aussi celui de frontières; Tacite l'emploie dans cette acception, et Spartien, Vie d'Adrien, en fait usage pour désigner précisément ce que présente le prétendu camp de César, une place forte, un établissement militaire destiné à la défense d'un pays.

de l'Andalousie ; ils avaient combattu les Maures établis dans ces états depuis l'an 715. Les dépouilles qu'ils rapportèrent de ces expéditions , leur donnèrent une grande idée de la richesse de cette nation ; ils connurent le siège de son empire , et ils apprirent dès-lors la route de la côte occidentale d'Afrique. Il n'est pas surprenant, d'après les connaissances qu'ils avaient acquises dans leurs expéditions militaires , que leurs premières expéditions commerciales ayent été dirigées vers un pays qui leur offrait des productions de l'échange le plus avantageux. Ces navigateurs civilisés et commerçants suivaient le chemin que leurs pères barbares, sortis de la Baltique, étaient venus leur ouvrir, les armes à la main , au de-là des colonnes d'Hercule. Ils se dirigèrent donc vers la côte occidentale d'Afrique. Jusqu'au 14^e. siècle, leurs expéditions durent se borner aux rivages de l'ancienne Mauritanie, et ils s'arrêtèrent au cap de Naon qui parait avoir été également le terme des navigations des anciens. Deux causes physiques concourent à rendre probable cette

induction. Le vent d'ouest (d) qui règne continuellement entre les îles Canaries et celles du Cap-vert, et principalement entre le Cap Boyador et le Sénégal, était un obstacle pour des navigateurs dépourvus encore des moyens de se porter au large avec sécurité, et de perdre de vue les côtes. La stérilité et la pauvreté du sol depuis le 28^e. jusqu'au 17^e. degré de latitude N, rendaient infructueuse et inutile la fréquentation de ces parages inhabités.

Les Dieppois durent donc, pendant long-tems, arrêter leurs courses aux côtes de Maroc. Mais enfin enhardis par l'expérience, séduits par l'appât du gain, ils tentèrent de nouvelles découvertes, et longeant la côte au sud, ils durent connaître les bouches du Sénégal; s'avancant graduellement, ils fondèrent des établissemens vers le milieu du 14^e.

(d) La constance du vent d'ouest dans ces parages est un phénomène attribué par M. de Humboldt, à la vaste étendue du désert de Jaharah, où l'air se raréfie au-dessus de cette surface de sable échauffé, et s'élève en direction perpendiculaire. L'air de la mer se précipite vers la terre pour remplir cet espace raréfié, et produit ainsi, le long de la côte d'Afrique, le vent d'ouest.

siècle sur la côte de Guinée. C'est en 1354 que leurs annales fixent l'époque de l'établissement du Petit-Dieppe sur la côte de Malaguette. Le père Labbat, sur la foi d'un manuscrit qu'il a vu chez un habitant de Dieppe, place cet établissement en 1364, et il cite un accord modement fait entre les marchands de Dieppe et ceux de Rouen en 1365, pour régler le commerce de Guinée.

Si l'on retrouvait ce concordat commercial, l'honneur de la découverte des côtes et des îles au de-là du 30^e. degré appartiendrait à juste titre à la France; en effet, l'expédition d'Aloysio de Cadamosto qui passe pour avoir découvert les îles du Cap-Vert, n'est que de 1456, et ce fut peu après que Pietro de Cintra atteignit la côte de Guinée. La Côte-d'Or ne fut connue des Portugais qu'en 1471. Les Portugais auraient donc suivi les traces des navigateurs Dieppois, et ils n'auraient d'autre mérite, que d'avoir profité d'un mystère, qu'il était de l'intérêt d'une corporation marchande de dissimuler.

Cette induction n'est pas sans valeur,

quand on considère que les navigateurs Dieppois fréquentant habituellement les ports de Portugal et d'Espagne, avaient pu, avec le tems, faire quelques révélations sur leurs voyages, et même que plusieurs d'entr'eux séduits par des promesses et par des avantages, étaient passés au service des Portugais et des Espagnols. En effet, dès 1402, on voit Jean de Béthancourt, gentil-homme Normand, Baron de Saint-Martin-le-Gaillard, (Seigneurie située entre Dieppe et Eu) conquérir par sa valeur et la bonne fortune qui, selon Robertson, *distinguait les aventuriers de son pays*, les îles Canaries, et en obtenir de Henri III, Roi de Castille, la concession et la souveraineté, à la condition de reconnaître tenir ce Royaume de la couronne de Castille. Un tel témoignage historique et de telles récompenses prouvent sans doute l'importance qu'ajoutaient alors les Espagnols et les Portugais à l'habileté des Dieppois. Ces navigateurs avaient dû connaître les îles Canaries, depuis qu'ils avaient doublé le Cap Blanc et le Cap Boyador ; aussi

était-ce la conquête que Béthancourt s'offrit d'en faire.

Si les Portugais, dans les récits de leurs expéditions, ne citent pas les établissemens du Petit-Dieppe, du Petit-Paris etc., on ne doit point inférer que ces établissemens n'existassent point. Ces établissemens qui n'étaient connus et fréquentés que par ceux qui les avaient fondés, qui avaient été créés par des marchands et par des aventuriers, n'étaient vraisemblablement alors que des mouillages et des rendez-vous où les naturels du pays venaient traiter avec les navigateurs. Les Portugais voulant s'attribuer l'honneur de la découverte, ne pouvaient parler de ces établissemens qui les eussent démentis.

Il est naturel de présumer que les Dieppois établis dès 1354 à la côte de Malaguette, ont dû connaître, avant la fin du 14^e. siècle, toutes les côtes du golfe de Guinée, et même celles de la mer de Congo. Mais quand on considère la vaste étendue de parages stériles qui règnent entre le 15^e. et le 25^e. degrés de latitude sud, on doit présumer

que ne trouvant aucun intérêt pour le commerce, ces navigateurs n'ont connu que plus tard l'extrémité méridionale de l'Afrique. Leurs annales citent le voyage de Cousin, capitaine Dieppois qui, en 1490, doubla le cap des Aiguilles, et se rendit aux Grandes-Indes, d'où il revint deux ans après à Dieppe. Barthélemi Diaz, en 1486, avait découvert le cap des Tourmentes, mais il n'avait pas pénétré dans l'Océan Austral. Si le voyage de Cousin n'est pas fabuleux, les Dieppois auraient donc prévenu de sept ans la brillante expédition de Vasco de Gama, qui n'eut lieu qu'en 1497.

Autant on trouve de probabilités sur la réalité des établissemens des Dieppois à la côte de Guinée, autant, il faut en convenir, on peut établir de doute sur ce voyage de Cousin aux Grandes-Indes. La tradition seule en a transmis le souvenir et l'époque.

Les Dieppois prétendent que c'est au génie de Descaliers ou Deschaliers, un de leurs concitoyens, qu'ils considèrent comme le père de la science hydrogra-

phique , que Cousin doit la gloire d'avoir pénétré le premier dans l'Océan austral. Guidé par les savantes conjectures de Descaliers , Cousin qui d'ailleurs pouvait avoir connu la découverte de Barthélemi Diaz , se hasarda à doubler le cap des Tourmentes ; et longeant la côte orientale d'Afrique , précéda Gama sur les côtes occidentales de la presqu'île de l'Inde. Les Dieppois auraient donc encore précédé les Portugais , et ils les auraient dirigés dans l'Inde , comme ils les avaient déjà conduits en Afrique , au de-là du 30^e. degré de lat. N.

La route que Cousin avait ouverte , fut suivie par ses compatriotes qui pénétrèrent en peu d'années jusqu'aux Moluques et à la Chine. Parmentier , un de leurs capitaines , était à son second voyage dans l'Archipel de la Sonde , quand il mourut à Sumatra le 3 décembre 1529.

En 1531 , leurs relations commerciales étaient établies en Chine ; un envoyé du Roi de France vint s'embarquer à Dieppe pour se rendre à Canton.

Le capitaine Cousin est le navigateur

dont la réputation et les découvertes méritent le plus d'être jugées. Suivant les annalistes de Dieppe, il n'a pas seulement pénétré dans l'océan Austral, mais il a aussi découvert, dès 1488, l'embouchure du fleuve des Amazones, d'où il revint aux côtes de Congo et d'Andra, et de-là à Dieppe, en 1489. Une circonstance fort remarquable, c'est que dans cette expédition, il était accompagné par un capitaine Pinçon, qui commandait l'un de ses navires. Ce Pinçon, dans cette expédition, se conduisit avec beaucoup d'insubordination vis-à-vis de Cousin; il contraria ses projets et provoqua même une insurrection contre le Commandant. De retour à Dieppe, les officiers de l'Hôtel-de-ville, qui avaient alors la juridiction maritime, reçurent les plaintes que porta Cousin et renvoyèrent Pinçon du service de la ville.

Combien il serait intéressant d'avoir les pièces de ce procès! quel jour elles pourraient jeter sur l'époque la plus fameuse des siècles modernes!

Si Cousin, traversant le canal de l'A-

atlantique, a reconnu l'embouchure du Maragnon, il a donc découvert le nouveau Continent; si Pinçon qui l'accompagnait était l'un des trois frères Pinçon habiles navigateurs de Palos, qui furent les compagnons de Colomb, Colomb a dû recevoir de lui des notions positives sur l'existence du nouveau Continent découvert par Cousin. Les conjectures auraient alors une grande force de probabilité. Mais comme la patrie de l'infidèle compagnon de Cousin n'est pas connue, que les annalistes ne disent pas ce qu'il devint, après avoir été expulsé du service des Dieppois, on est nécessairement arrêté; car l'identité de nom ne peut pas être un motif assez puissant pour déterminer l'opinion sur un fait de cette importance. Cependant cette circonstance inspire quelques réflexions.

Nous pouvons juger, par les faveurs accordées en 1402 à Bethancourt, quelle était auprès des Espagnols et des Portugais la réputation que s'étaient faite les Dieppois, sous le rapport de l'expérience, des connaissances hydrographiques et du courage. Il est donc présu-

mable que leur marine (e) était alor

(e) L'habileté des marins Dieppois a été célèbre dans tous les tems. De Thou dit d'eux : *Penes quos præcipua rei nauticæ gloria semper fuit.*

Cette Ville a produit, à toutes les époques, des hommes distingués dans l'art de la navigation, c'est à son école que se formèrent plusieurs de nos plus illustres marins, Bethancourt qui conquit les Canaries, Duquesne qui contribua à élever la marine française au niveau de la gloire du grand siècle, et une multitude d'autres.

C'est de la classe de ses braves matelots que sortirent ces intrépides Flibustiers que la Providence semble avoir fait surgir comme instrument de ses vengeances, pour faire expier aux fiers conquérants du Nouveau-monde, les effroyables crimes dont ils s'étaient couverts. Mais remarquons que si cette ligue guerrière commit aussi des crimes, jamais on ne cita les Dieppois que pour leur héroïsme et leur générosité. Le tems n'a point altéré ce noble caractère, il est resté le même, et l'observateur des mœurs admire aujourd'hui avec l'enthousiasme du sentiment, des vertus antiques que rien n'a pu changer et qui ont résisté à tous les orages déchainés contr'elles, parce que leurs racines indestructibles sont entées dans le cœur humain. Le marin Dieppois, au sortir du berceau, devient le compagnon de son père qui l'associe à ses périls journaliers; il apprend de celui-ci à les envisager de sang-froid; il apprend, par les exemples qu'il a sous les yeux, à connaître, à adorer et à craindre Dieu dont l'invocation est le commencement et la fin de toutes ses actions. Il apprend, par une subordination inflexible, à reconnaître et à respecter toutes les supériorités sociales, celles du rang, des talents et de

une école pour les deux nations appelées

l'âge. Telle est l'éducation religieuse et morale que reçoit le marin dès sa plus tendre enfance ; telle est l'origine de cette droiture, de cette simplicité de cœur qui distingue cette classe si intéressante. On ne doit pas chercher ailleurs la raison pour laquelle, au milieu des agitations politiques, les matelots Dieppois restèrent impassibles. Pendant la révolution, ceux que l'État n'appela point sur ses vaisseaux, et qui restèrent dans leurs foyers, souffrirent avec patience et résignation, tous les excès de la misère, et les premiers formant le plus grand nombre, soutinrent dans les diverses parties du monde, l'honneur du nom Français, et la réputation glorieuse de leur ville natale.

En payant cet hommage à nos braves marins, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment pénible, en voyant leur existence menacée et déjà trop compromise par la destruction successive et peut-être l'anéantissement trop prochain de la pêche sur cette côte. Puisse l'obstination inexplicable que l'on met à repousser les justes réclamations du commerce de Dieppe, avoir un terme qui ne saurait être trop rapproché ! plus de pêche, plus de marins, c'est-à-dire, plus de ces braves Dieppois avec lesquels un Capitaine ne compte jamais la force numérique de son ennemi, avec lesquels on peut entreprendre les expéditions les plus laborieuses, sans jamais redouter l'indiscipline d'un équipage.

Que de droit cependant n'a point cette intéressante ville à la protection particulière du Souverain ! quelle cité fit de plus grands et de plus nobles sacrifices pour la cause de la maison de Bourbon ! quelle population plus digne de fixer l'attention bienveillante d'un gouvernement réparateur ! le Roi ne sait pas ce que souffrent ses braves et fidèles matelots Dieppois ; on ne l'informe

par leur position physique , et leur état politique à profiter des conquêtes des pays découverts entre les Tropiques. Les frères Pinçon , riches habitans de Palos , avaient pu naviguer avec les Dieppois , que leurs fréquens voyages à la côte de Guinée avaient dû leur faire connaître. Si l'un d'eux a suivi Cousin dans son expédition , il a dû déterminer aisément ses deux autres frères à prendre parti dans celle de Christophe Colomb. On conçoit ainsi que trois frères , riches armateurs , se déterminent à exposer leur vie et leur fortune dans une tentative dont le succès devait , à tout autre , paraître extrêmement douteux.

Que le compagnon de Cousin soit le même que le Commandant de l'une des Caravelles de Colomb , on trouve dans sa conduite , à l'égard de celui-ci , le même esprit d'insubordination et les

pas que cette précieuse pépinière diminue chaque jour et s'anéantira bientôt . . . oh , si le Roi le savait ! . . . Telle est l'expression du brave marin qui se résigne , qui espère et qui ne cesse de bénir son Dieu et son Roi.

mêmes écarts que ceux qu'il commit à l'égard de Cousin. Le 30^e. jour de la navigation, depuis le départ des Canaries, il partagea l'esprit de révolte des équipages. Pinçon aurait peut-être voulu que Colomb gouvernât plus au sud (*f*), n'appercevant pas, après 30 jours de marche, la terre, qu'à la faveur des vents alysées et du grand courant de l'Atlantique, il aurait découvert beaucoup plutôt avec Cousin; il pouvait croire que cette terre ne fut qu'une île dont Colomb se serait écarté sans ressource, en étant alors distant de plus de 20 degrés de latitude *N*.

Telles sont les réflexions que l'on pourrait faire, si le compagnon de Colomb avait aussi été celui de Cousin.

Je ne cherche pas à prouver que Cousin a réellement découvert l'Amérique méridionale; je l'ai déjà dit, ce

(*f*) Il est probable que Colomb ne connaissait pas les vents alysées; s'il eût cinglé au midi des Canaries, il n'aurait point éprouvé ces variations de vents qui contrarièrent sa marche; aussi mit-il 33 jours dans sa traversée; et à son second voyage, s'étant porté plus au sud, il ne mit que 20 jours pour gagner les Antilles.

fait est fondé sur la seule tradition; mais son importance mérite un examen et des recherches pour lesquels j'avoue mon insuffisance. Je me bornerai à discuter cette question: Cousin a-t-il pu faire la découverte de l'Amérique?

Fréquentant depuis plus d'un siècle la partie de l'Océan Atlantique comprise entre le Tropique du Cancer et la ligne, les navigateurs Dieppois avaient reconnu l'invariabilité des vents alysées, ainsi que l'effet du courant qui suivant la même direction de l'est à l'ouest, porte par conséquent vers l'Amérique méridionale. A l'aide de ces deux moyens, un navigateur éclairé qui avait été formé par les leçons d'un homme qui a laissé la réputation d'un génie extraordinaire pour son siècle, ne pouvait-il pas être animé du désir de se confier aux deux puissances que lui offrait la nature sur ces mers éloignées? A cette époque, qui était celle de la renaissance des sciences et des lettres, l'esprit humain, toujours avide de découvertes, recherchait la situation de l'Atlantide; on commentait ce qu'avaient

dit les anciens sur les Antipodes ; dé-sabusés des fables débitées sur les îles Fortunées , depuis la découverte des Canaries , des savants que les recherches les plus pénibles n'arrêtaient jamais , et qui étaient convaincus de l'infailibilité du maître , disaient : si cette heureuse région n'est pas la terre que l'on connaît , elle existe , il ne faut que la trouver. L'Europe était agitée de pressentimens sur l'existence d'une autre partie du monde ; les systèmes des savants trouvaient de zélés partisans ; la géographie-mathématique faisait de grands progrès. Colomb déjà connu comme un marin habile et un hydrographe distingué , sollicitait depuis long-temps tous les Souverains de la chrétienté de lui fournir les moyens de tenter l'expédition qu'il méditait ; dès 1484 , il avait présenté ses projets à la Cour de Castille.

Les Dieppois ne pouvaient être étrangers à l'impulsion donnée à tous les navigateurs. On peut croire qu'ils ne voulurent pas rester en arrière en cette circonstance , et qu'éclairés par les

leçons, incités par les promesses du savant Descaliers, ils envoyèrent une expédition pour faire des découvertes qui pussent d'ailleurs les indemniser des pertes que la concurrence des Portugais leur occasionnait sur la côte d'Afrique.

Cousin voulant profiter de la faveur des vents alysées et du courant de l'Atlantique, dut s'élever en mer au de-là du cap Vert, afin d'éviter les effets des vents variables ou des calmes fréquents auxquels on est exposé sur la côte d'Afrique, depuis le 30^e. jusqu'au 15^e. degré de latitude N. A l'aide des vents alysées et du grand courant de l'Atlantique, il dut être porté rapidement aux côtes du Brésil, ou bien à la faveur d'un autre courant qui porte sur les côtes orientales de l'Amérique; il put être mené à l'embouchure du Maragnon. Cette supposition n'est point sans probabilité, puisque la découverte du Brésil faite le 22 avril 1500 par Pédro-Alvarez Cabral est due à la même cause. Cabral, chargé par son Souverain d'une expédition aux grandes Indes,

jugea à propos, par les motifs physiques qui viennent d'être énoncés, de s'éloigner de la côte d'Afrique, et c'est le 44^e. jour de sa navigation qu'il est fort surpris de découvrir un continent inconnu. Le même hasard, la même fortune, par des motifs semblables, n'avait-elle pu porter Cousin vers ce même continent? Ainsi, comme l'observe judicieusement Robertson, le hasard eut fait quelques années plus tard une découverte dont s'énorgueillit la raison humaine : ce que le hasard a fait pour Cabral, le hasard avait pu le faire antérieurement pour Cousin.

Cette explication ne suffit pourtant pas pour prouver que Cousin ait connu le continent Américain, mais elle démontre du moins que plusieurs causes physiques que les Dieppois devaient connaître depuis long-temps, leur facilitaient la découverte que Colomb fit plus tard. Les probabilités seraient bien puissantes, si le compagnon de Colomb avait suivi Cousin dans son voyage commencé en 1488 et terminé en 1489. Pinçon, de retour à Palos,

aurait pu communiquer à Colomb les lumières qu'il avait acquises. Peut-être la jalousie que lui témoigna Pinçon, dans le cours et à la suite de l'expédition, n'avait pas d'autre cause que de se voir ravir une portion de la gloire et des avantages dont il se considérait l'auteur. Comment interpréter autrement la démarche de Pinçon qui, arrivé en Europe, se hâta d'aller trouver la Reine de Castille à Barcelonne, si ce n'est afin de réclamer les honneurs et les récompenses qu'il se croyait dus? La manière dont il fut repoussé, la disgrâce où il tomba, sont encore des inductions favorables à notre hypothèse. Si la Cour eût agréé les réclamations de Pinçon, si elle eût dépouillé Colomb qu'elle avait créé Amiral de l'Océan, de la gloire qui devait rejaillir sur l'auteur des nouvelles découvertes, elle eût dès-lors avoué que ce n'était pas les Espagnols, mais bien les Dieppois qui avaient connu les premiers le Nouveau-monde.

Un fait historique vient fortifier nos conjectures. Yanez Pinçon équipe à

ses frais quatre bâtimens , avec lesquels , parti de Palos le 13 janvier 1500 , il se dirige vers l'Amérique et aborde à l'embouchure du Maragnon.

C'est à l'embouchure de ce même fleuve que les annales de Dieppe font aussi aborder Cousin , avec qui naviguait alors un Pinçon. Cette similitude de nom , de caractère dans ces individus , cette identité de direction dans l'expédition qu'arme et conduit lui-même Yanez Pinçon , toutes ces circonstances ne sont-elles pas suffisantes pour donner beaucoup de poids à nos inductions ?

Nous arrêtons ici notre dissertation ; nous ne nous dissimulons pas la témérité de notre entreprise , et bien que nous n'ayons présenté nos conjectures qu'avec circonspection , et qu'on ne puisse nous imputer d'avoir prétendu décider une question aussi importante , nous craignons d'être accusé d'une sorte de sacrilège en ayant osé attenter à la gloire de Colomb. Mais nous plaçons notre confiance dans l'équité et dans l'indulgence de nos juges. Si nos inductions sont condamnées , le sentiment

patriotique qui nous a inspirés dans nos recherches , deviendra notre excuse. On se persuade aisément ce qu'on désire , et ce que nous désirons depuis long-temps , c'est de contribuer à faire briller l'antique gloire d'une cité , à laquelle nous nous honorons d'appartenir.

Si l'on révoque en doute la connaissance que Cousin aurait eue du nouveau continent avant Colomb , il ne peut en être de même des découvertes faites par les Dieppois dans le golfe de Guinée et les parages du Congo. Outre la tradition , il existe des témoignages historiques. Plus jaloux de bien faire que de bien dire , les Dieppois ont trop négligé de contester aux Portugais l'honneur qu'ils ont usurpé à leur détriment. Mais ce qu'ils n'ont pas tenté jusqu'alors , peut l'être encore à présent. Ainsi , l'on peut rechercher et retrouver ce concordat commercial passé entre les armateurs de Dieppe et ceux de Rouen en 1365 , pièce que le père Labbat assure avoir vue. Une telle recherche excitera , n'en doutons point , l'attention du premier corps savant de la province.

Mais combien il serait important d'obtenir des notions certaines sur la famille de Pinçon ! Le souvenir des trois compagnons de Colomb ne peut-être perdu dans leur patrie ; s'il était prouvé que l'un des trois frères Pinçon naviguait avec les Dieppois en 1488, n'aurait-on pas de motifs suffisants pour disputer aux Espagnols le mérite de la découverte du Nouveau-monde ? Les archives de la ville de Palos ne pourraient-elles pas procurer des renseignemens exacts à cet égard ? Il n'appartient pas à un particulier obscur de prétendre résoudre cette question ; mais la correspondance qui existe entre les savants de tous les pays, peut en faciliter la solution.









